

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article72>

ARGONNE 1916

DIALOGUE DE TAUPES

- Revue N°34 -

Date de mise en ligne : mardi 20 février 2007

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Octobre 1916- Ma compagnie 7/2 de sapeurs est affectée à la guerre des mines. Il s'agit là d'un combat qui n'est pas spécial au seul secteur d'Argonne. Les entonnoirs de Perthes, de Vimy sont là pour en témoigner. Mais, du moins, le secteur d'Argonne est-il, en cette année 1916 le prototype de la guerre souterraine.

La Compagnie a hérité du sous-secteur de la Mitte. Son activité va s'exercer tout en haut du ravin Saint-Hubert, qui s'ouvre dans le bois de la Gruerie, entre la Harazée et le Four de Paris.

Ravin sinistre, que la guerre de position, avec ses alternatives d'attaques et de contre-attaques, a profondément marqué. Les tranchées sont imbriquées les unes dans les autres. On s'est battu en 1915 pour un entonnoir, pour quelques mètres de boyau. Et puis les combattants épuisés ont édifié un barrage de sacs de terre, une gabionnade derrière laquelle ils sont restés quelquefois à quatre-vingt centimètres les uns des autres. En partant de l'abri de la compagnie, le ravin Saint-Hubert s'ouvre à deux cents mètres en direction de Lachalade. Les lignes allemandes ou françaises sont à cheval sur le sommet. Ainsi établis, les ennemis n'ont pas de vues sur le ravin lui-même. Le jour il nous est donc possible d'y monter à découvert, ce qui nous permet de raccourcir notre trajet. La nuit, ce parcours devient quasi impossible avec les réseaux dont on ne trouve plus les chicanes, sans compter les multiples embûches qui nous guettent. Il nous faut donc prendre les boyaux dès l'entrée du ravin.

Plus loin, la tranchée se tortille en méandres inconcevables. Partout des barrages de sacs de terre et des gabionnades à n'en plus finir. Au-dessus, sur le parapet, une suite ininterrompue d'obstacles destinés, en les faisant tomber dans la tranchée, à freiner une intempestive avance des Allemands. Il y a des boules de barbelés, des chevaux de frise des barrières en équilibre au-dessus de la tranchée.

Les gars des petits postes, en se retirant, n'ont qu'à tirer sur un fil de fer, et, en principe, tout doit dégringoler, obstruant le passage. C'est bien la guerre de position dans toute sa splendeur.

Une série de mines s'ouvrent dans la tranchée Kowalsky, mines toutes de surface, qui s'avancent vers la tranchée allemande à trois ou quatre mètres de profondeur. C'est notoirement insuffisant et les torpilles les ont crevées en maints endroits.

Je fus tout de suite affecté à S3 : mine de mauvaise réputation. Des bruits circulaient dans le secteur : « S3 est contre-miné ! S3 va sauter d'un jour à l'autre »

Les fantassins s'éloignaient du coin avec un compréhensif empressement : persuadés que nous n'en avons plus pour longtemps, ils nous considéraient comme des condamnés à mort en instance d'exécution et ils nous plaignaient !

Nous descendions dans S3, sitôt en bas, l'un de nous, avec une grosse masse de forgeron frappait trois coups, à toute puissance contre un montant de châssis. Le cœur battant, nous attendions. Un, deux, trois coups nous répondaient, venus on ne sait d'où à travers la roche d'Argonne. C'était Fritz qui accusait réception et cela voulait dire : « Ne vous en faites pas, les gars, nous travaillons, nous aussi ce ne sera pas pour aujourd'hui ».

Les équipes se mettaient alors au travail. A gauche de la galerie principale s'ouvrait un « rameau de combat ». C'était sinistre, ce trou de soixante centimètres sur quatre-vingts, dans lequel on ne pouvait se glisser qu'en rampant. Et cet effrayant boyau faisait bien une trentaine de mètres de longueur. En tête, un « ch'timi » sombre et violent, à grands coups de pic terminait une assez vaste chambre qui devait, un jour prochain, être bourrée d'explosifs pour faire sauter la tranchée d'en face. Seul, au fond de son trou de cet effrayant rameau, il était réellement retiré du reste du monde. Que les Allemands fassent sauter, coupent sa retraite, et il était froidement condamné à mourir asphyxié, seul, impuissant, désespéré.

19 novembre 1916 - Il est 6h $\frac{1}{4}$, l'heure du casse-croûte : notre temps de mine de 2h du matin à 10 heures est en effet coupé par une demie-heure de repos, de 6 heures à 6h 30. Nous avons abandonné le fond de la mine et sommes remontés vers la sortie. Une alvéole s'ouvre là, que nous appelons la chambre de mine. Tous les poilus s'y sont entassés et somnolent.

Tac ! Un coup sourd, brutal, nous a jeté les uns contre les autres. La terre a comme un frémissement et aussitôt, le silence total reprend ses droits. Tout est consommé. Tous se sont rués vers la sortie. Où est-ce ? Les appels se croisent dans la nuit. Nous courons vers nos proches voisins de S1 et S2, mais des poilus déjà en arrivent. Ce n'est pas chez eux. Toute la bande galopante file vers S4. Ce n'est pas là non plus. Allons, s'il y a de la casse, ce ne peut plus être maintenant que vers S5, tout là-bas au bout de notre secteur.

Nous descendons en vitesse la tranchée de doublement. C'est bien là en effet. De la mine, un sapeur sort en titubant : « Des draegers ! crie-t-ils des draegers ! on ne peut pas y aller comme ça ! » Seconde d'affolement : on

recourt aux draegers, appareils respiratoires qui doivent exister dans chaque entrée de mine, mais que nous n'entretenions, hélas, qu'avec beaucoup de désintéressement. En voici enfin ! Celui-ci ne fonctionne pas, la bouteille est vide. cet autre a un tuyau défectueux. Nos mains fébriles montent et démontent s'énervent. Enfin, en voilà un qui semble pouvoir aller. Il me revient d'office comme sergent, puisque je suis pour l'instant le plus ancien dans le grade le plus élevé. L'escalier est raide : 45 degrés, et il faut faire grande attention, la moindre chute pourrait être fatale avec un engin aussi vulnérable.

La chambre de mine avec son puits intérieur. Le calme est complet sous le triste éclairage de l'ampoule électrique qui a du mal à rougir avec son courant dévolté. C'est un bout de galerie majeure de 2 mètres sur 2, percée en son milieu d'un puits vertical qui descend à quelque 5 ou 6 mètres plus bas vers les rameaux et galeries de combat. Elle présenterait son petit air habituel, n'était la présence d'un corps allongé sur le sol et ne donnant plus signe de vie.

Hoffman, un jeune de la classe 1916, est resté assis sur un banc, le buste penché sur une petite table, la tête dans les bras. Il devait dormir quand le coup est arrivé. Il continue, mais cette fois pour l'éternité. L'autre, Noal, je crois est tombé de tout son long : il a un draeger autour du cou qu'il a essayé de s'adapter. L'oxyde de carbone ne lui en pas laissé le temps, il s'est affaissé, probablement sans s'apercevoir de rien.

Je me penche sur lui, j'ouvre la vareuse côté cœur. Plus rien, il est mort ; mort aussi, Hoffmann le dormeur, morts tous ceux qui sont en bas, toute l'équipe du sergent Echelain, un bien brave petit gars de la classe 1915.

10 décembre 1916 - A mon tour, j'ai pris S5 que nous avons momentanément abandonnée, tout infectée de gaz qu'elle était. Nous avons un moment déblayé le rameau que les Allemands avaient fait sauter. Tout y est broyé, calciné. Un de nos sapeurs, Camille est resté là.

12 décembre - Six tonnes d'explosifs s'entassent dans S5 AD.

13 décembre - Le bourrage avance d'arrache-pied. Il est prévu qu'il sera terminé vers midi. Les Allemands bavardent toujours. Le capitaine de notre compagnie s'est concerté avec le colonel du 23ème d'Infanterie qui va profiter de la diversion causée par l'explosion de notre mine pour procéder à un coup de main. Trois détachements de trente fantassins, accompagnés de sapeurs de la Compagnie 7/52, notre compagnie soeur, vont sortir pour essayer de ramener quelques prisonniers.

L'explosion de S5 est fixée à 3 heures. **2h45**- Le bombardement bat son plein. Tous les crapouillots du coin sont en action et notre artillerie tape sur les arrières. Comme les Allemands répondent, le tout fait un joli charivari. Lombard n'a pas lâché l'écouteur.

Les Allemands qui, à vingt mètres sous terre, ne risquent rien, bavardent de plus en plus, et mon jeune à la voix de fille est là, avec son rire clair et frais, et cela me fait mal.

Sans dire un mot, le sergent Derré s'est levé. Il a descendu le puits d'accès et s'est avancé le plus loin possible, jusqu'au bourrage, et là, avec la masse de forgeron, il frappe de toute sa force sur les châssis.

Les Allemands, qui ont bien perçu les coups, font silence une seconde, puis s'exclament et l'un d'eux, en réponse, frappe à son tour, tout heureux de converser avec le Franzouse. Ils ne comprennent donc pas, ces corniauds-là ! Ne vont-ils pas fle camp ?

De l'orifice du puits, nous qui les entendons, crions à Derré le plus fort possible « Vas-y tape encore ! tape ! » Et notre sympathique Totor y va de bon cœur et martèle les châssis de toute sa force. Mais les Allemands rigolent de plus en plus et tapent eux aussi pour ne pas être en reste. Ils devraient bien penser, cette fois, avec une branlée pareille, qu'il ne s'agit pas, d'un message de bienvenue, et le bombardement qui bouscule tout, là-haut, pourrait aussi attirer leur attention.

Mais l'heure passe et Totor est remonté navré. Ainsi, il va falloir tuer ces pauvres types car nous n'avons aucun moyen de les prévenir : hélas, les quelques mètres qui nous séparent sont plus infranchissables qu'un océan !

Le petit à la voix de fille rit toujours. Sa maman doit être encore jeune : comme elle va pleurer ! Et les autres, à la

DIALOGUE DE TAUPES

voix plus grave, peut-être ont-ils des gosses, une femme et nous sommes là, trois sergents silencieux, horriblement gênés du geste qu'il nous reste à accomplir.

3 heures moins 2 - J'ai pris la ficelle de la magnéto qui doit déclencher l'explosion, la ficelle du « Chat », ainsi appelons nous cet engin. Elle est entourée, toute prête, sur la poulie. Il n'y a qu'à tirer.

3 heures moins 1 - J'interroge Lombard des yeux. Il a toujours l'écouteur aux oreilles. Il me fait signe que « oui ». Les Allemands sont encore là. Allons, le sort en est jeté. Il retire lentement son appareil, le pose sur la table, et lui aussi tire sa montre.

3 heures - Nos montres, accordées au préalable avec celles des officiers d'infanterie, sont toutes trois d'accord. Pourtant j'hésite

Mais là-bas, les gars du 23 vont sortir il faut que la mine explose à l'heure exacte. Gravement Lombard m'a rappelé à l'ordre : « Allez Mine ! ».

J'ai tiré la ficelle du chat.

Le lendemain, un Allemand a lancé un billet lesté dans un de nos petits postes. Les pionniers français avaient, dans la mine, tué dix-sept de ses camarades. Et il y avait à la Compagnie 7/2, trois sergents qui n'en étaient pas plus fiers.

Almanach du Combattant 1914-1918